

V

Huit jours s'écoulèrent. Marguerite passait les jours et les nuits à pleurer. Antoine, maintenant, était de retour à Malpalu.

Antoine, que nous avons présenté dès le premier chapitre de ce récit, était un garçon maigre, au visage bilieux, sec, aux yeux profondément enfoncés sous l'orbite ; sa lèvre était ombragée d'une forte moustache très noire qui lui donnait l'allure d'un militaire. Sa physionomie était dure et froide, mais son front qui trahissait l'énergie d'une inébranlable volonté indiquait également une vaste intelligence, pendant que le rayon de ses yeux sombres dénotait une ambition devant laquelle rien ne devait reculer. Plus âgé que sa sœur d'une dizaine d'années, il n'y avait jamais eu grande affection entre elle et lui. Elle était faible de caractère, timide, craintive. Lui était brutal, aimait à commander.

Marguerite, si petite qu'elle fût, avait été son souffre-douleur. Elle le redoutait et tremblait devant lui. Bien qu'elle fût devenue jeune fille, il la considérait toujours comme une enfant, haussant les épaules devant ses réflexions, ne la prenant pas au sérieux, ne lui répondant même pas. Jamais de confidences entre eux. Jamais de douces paroles. Ces deux cœurs étaient restés très loin l'un de l'autre, absolument étrangers l'un à l'autre.

Dans ces huit jours qui s'écoulèrent avant l'arrivée de Julien Rémondet à Malpalu, M. de Pontalès avait jugé nécessaire de mettre son fils dans la confiance de ce qui s'était passé. Ce fut un aveu bien cruel pour le vieillard. Il eut à baisser la tête devant Antoine et à supporter son regard dans lequel il pouvait lire le mépris, à peine dissimulé, que lui inspirait cette lâcheté devant Jaguelain. Mais lorsque le jeune homme apprit que M. de Cheverny, se défiant de l'avenir, avait remis entre les mains de son fils et de Briard, les preuves de ce déshonneur encore inconnu, il devint pâle et un éclair de fureur s'alluma dans ses yeux. Il en oublia le respect qu'il devait à son père et laissa échapper un rire plein de sarcasme et d'amertume. Et après un instant de silence :

— Marguerite épousera Georges de Cheverny, dit-il.

— Tu sais qu'elle en aime un autre ?

Il se contenta de hausser les épaules. Le père reprit :

— Julien Rémondet va venir me demander sa main.

— Eh bien, je me charge de le recevoir une fois pour toutes.

Ce fut lui, en effet, qui reçut Julien Rémondet. Le cœur du jeune officier battait bien fort ; au moment où il entra dans la grande cour de Malpalu inondée de lumière, le soleil frappant contre le sable des rayons aveuglants, Julien eut peur, lui qui n'avait jamais tremblé. C'était quelque chose de si grave, ce qu'il allait faire là ! Toute sa vie, heureuse ou malheureuse, en dépendait. Et en montant très lentement les larges marches de marbre qui formaient le perron, il essayait de se rassurer et de se rendre un peu de courage.

— Si je la voyais ! murmura-t-il. Elle m'enverrait son doux sourire, un petit signe du bout de ses doigts. Il ne m'en faudrait pas davantage.

Et il regardait les fenêtres du premier étage, espérant qu'il apercevrait les rideaux s'agiter légèrement et derrière ces rideaux une figure aimée, aux yeux brillants, inquiets et tendres. Mais il ne vit rien.

— Sans doute elle n'est pas là ! se disait le pauvre garçon.

Et la porte s'ouvrit devant lui. Un valet de chambre l'introduisit. Il n'eut pas le temps d'en penser davantage. Ses tempes bourdonnèrent. Le sang s'arrêtait ou se précipitait dans ses artères le faisant rougir et pâlir plusieurs fois dans la même minute. Il demanda qu'on le conduisit auprès de Pontalès. Le valet de chambre ne répondit rien, ne le prévint pas, il avait certainement reçu des ordres, et le conduisit au salon où vint le rejoindre presque aussitôt Antoine de Pontalès.

Les deux jeunes gens se saluèrent, Antoine avec froideur, Julien toujours timide et tremblant. Ils se connaissaient, s'étant rencontrés maintes fois

dans la forêt, ayant même joué ensemble étant gamins.

— Monsieur ? dit-il, interrogeant.

Julien sentit tout de suite qu'il avait devant lui un ennemi.

— Veuillez, monsieur, me pardonner ma surprise. Je m'attendais à rencontrer M. de Pontalès, votre père. Je sollicitais de lui un entretien très délicat et très grave sur lequel il a été senti déjà par Mme votre mère, j'en suis certain. Lui seul pouvait répondre à la demande que j'avais l'intention de lui adresser. C'est à lui, monsieur, par conséquent, qu'il faut que je parle.

— Mon père attendait, en effet, votre visite, monsieur Rémondet, et ma mère, ainsi que vous l'avez deviné, a eu soin de le prévenir du motif qui vous amenait à Malpalu.

Et sur un geste de Julien :

— Mais des intérêts compromis ont appelé mon père loin de Malpalu. Il restera plusieurs jours absent. Et il m'a chargé, en son absence, de vous transmettre sa réponse à la demande à laquelle il s'attend.

— Et cette réponse, monsieur ? dit Julien le cœur atrocement serré, ayant de la peine à avaler sa salive.

— Mon père, est très honoré, monsieur, que vous ayez bien voulu penser à sa fille. Et il est persuadé, je m'empresse de vous le dire, que Marguerite, dont il ne met pas en doute l'affection et les souvenirs, serait très heureuse auprès de vous ; mon père vous connaît, il a connu beaucoup monsieur votre père.

Et il y eut, ici, dans le sérieux de la voix de Pontalès, de l'insulte à froid. Il continua :

— Il a connu le père Rémondet. C'était un brave homme, très honnête, ayant toujours le mot pour rire. Que de fois il m'en a parlé ! Lorsque mon père chassait dans la forêt de Russy, il aimait à garder auprès de lui Rémondet. C'était votre père qui lui portait son carnier. Et souvent, paraît-il, dans les grandes chaleurs de certaines journées de septembre, mon père ne dédaignait pas de lui permettre de venir jusqu'à Malpalu où Rémondet se rafraîchissait à l'office. Votre père était certainement le modèle des gardes et il me serait doux, à moi personnellement, de vous avoir pour beau-frère. Malheureusement...

Il s'arrêta comme s'il avait voulu jouer avec la terrible émotion qu'il voyait peinte sur le visage de l'officier. Certes, Julien l'avait comprise, l'insultante ironie des allusions d'Antoine. Cela ne l'atteignait pas. Il était au-dessus de pareilles petites choses, mais il avait adoré son père, homme simple, droit et profondément bon. Il le pleurait. Cela ravivait en lui de cuisantes tristesses.

— Monsieur, dit-il, mon père était pauvre, en effet, mais vous semblez oublier que les plus aristocrates et les plus riches donnent la main à leurs gardes ; que beaucoup les considèrent comme de vieux et fidèles amis ; que quelques-uns les reçoivent parfois à leur table et qu'aucun ne les considère comme des domestiques. Je vous ferai remarquer, en outre, que mon père était au service de l'État et non au vôtre. Enfin, monsieur, mon père portait la blouse du paysan, en effet, mais vous n'avez pas vu, sans doute, qu'à la boutonnière de cette blouse, il y avait un ruban gagné sur les champs de bataille d'Afrique, à forces de blessures, que ce souvenir-là, monsieur, vous tienne lieu de respect. Et si, dans la vie, nous sommes appelés à nous rencontrer souvent, n'oubliez pas que je porte une épée, monsieur, et que je sais fort bien m'en servir.

Antoine faisait claquer ses doigts en se promenant dans le salon. Il affectait la plus profonde indifférence.

Il attendit patiemment que Julien eût fini :

— Monsieur, je n'ai pas eu l'intention de vous faire de la peine. Il n'y a rien de déshonorant à avoir été le porte-carnier de mon père et je suis de votre avis lorsque vous prétendez que les gardes doivent être considérés comme des serviteurs de choix au-dessus des autres. Il y a de la hiérarchie dans la domesticité, comme dans l'armée, monsieur. Mais ce n'est pas je suppose, pour discuter des questions de hiérarchie et de préséance que nous sommes à causer. Vous êtes venu demander la main de Marguerite. Je ne crois pas vous avoir

insulté en vous disant que le choix nous honore beaucoup, en vous disant que nous sommes sûrs du bonheur de Marguerite auprès de vous. Malheureusement, ai-je ajouté, ce mariage est impossible.

Depuis le début de cette conversation, Julien ne doutait plus. Il s'attendait à cela. Il n'en fut pas surpris, mais il baissa quand même la tête, et ses deux mains se fermèrent convulsivement, les doigts déchirant les gants blancs d'uniforme.

— Impossible, monsieur, balbutia-t-il.

— Oui, fit sèchement Antoine.

— C'est la réponse de votre père ?

— Nette, franche et sans appel.

— Du moins, vous avez consulté Mme de Pontalès ? Avez-vous interrogé le cœur de Marguerite ?

Antoine relevant le front et avec hauteur, appuyant :

— Vous voulez dire de Mlle de Pontalès ? Ma sœur se soumettra à la volonté de mon père, n'en doutez pas. Quant à ma mère, elle a en moi comme en mon père la plus grande confiance. Et elle s'en est remise à nous complètement du soin de veiller au bonheur de Marguerite.

— Monsieur, je suis pauvre, c'est vrai, et voilà sans doute pourquoi ce mariage est impossible. Mlle de Pontalès est riche. De là vient toute la difficulté. Cependant, monsieur, j'aime votre sœur et j'ai le bonheur d'être aimé par elle. Croyez bien que je n'ai jamais pensé qu'elle pût être riche et que je profiterais de sa fortune. Je ne veux pas de cette fortune qui serait pour moi une humiliation. La vie de l'officier, toute de travail, est forcément simple. Marguerite m'aime. Elle s'attachera à cette vie. Gardez donc pour vous cette fortune. Je vous l'abandonne. Faites-en ce qu'il vous semblera bon. Moi je n'en veux pas. Marguerite me suffit. Je vous en prie, monsieur, réfléchissez, qui sait si votre refus ne serait pas le prélude de grands et irréparables malheurs ?

Antoine haussa les épaules.

— Vous exagérez, monsieur. Tout se passera, vous le verrez, le mieux du monde. Marguerite se mariera selon le choix de son père et non selon son caprice. Et elle sera heureuse comme on l'est, paraît-il, après un devoir accompli.

— C'est votre dernier mot, monsieur ?

— Oui.

— Vous me défendez toute espérance ?

— Certes.

Julien soupira douloureusement. Il resta quelques secondes immobile et silencieux. On eût dit qu'il ne voulait pas croire, malgré tout, à un si grand malheur. Puis il salua, d'un geste rapide, et partit. D'un pas raide, automatique, marchant très droit, il traversa la cour et regagna le parc. Il ne se retourna pas, comme la première fois après son entrevue avec Mme de Pontalès, mais cette fois Marguerite n'était pas là pour le reconforter et lui dire :

« Je t'aime. »

Jusqu'à la maison forestière, il marcha ainsi du même pas. Mais quand il se retrouva là, seul, devant l'effondrement de ses illusions, au milieu de toutes ces petites choses qui lui rappelaient si vivement son enfance et le père disparu, l'énergie du soldat s'évanouit ; il n'y eut plus là qu'un homme, un pauvre garçon malheureux et infiniment triste. Et il pleura. Et dans ses sanglots, il avait des colères contre lui-même.

— Il fallait être fou pour songer qu'on m'accepterait ! Fou vraiment ! où avais-je la tête ? Voilà ce que c'est que de vivre seul ! On se monte l'imagination et on perd la saine notion de la vie ! Pleure donc, pauvre fou, c'est ta faute !

Il n'avait pas vu Marguerite et cependant elle était à Malpalu. M. de Pontalès s'y trouvait également. Antoine avait menti en affirmant que son père était absent. Il s'était chargé de répondre à Julien. On a vu comment il s'en était acquitté. Pontalès, au moment de l'entrée de Julien au château, causait avec sa fille.

Marguerite avait entendu sonner à la grille. Elle n'avait eu aucune hésitation, son cœur avait crié bien haut que Julien était auprès d'elle. Lorsque son frère parut, après le départ de l'officier, elle fut prise d'une si violente émotion qu'elle faillit se trouver mal. Le père et le fils se regardèrent.

(A suivre)